

GOUVERNEMENT CHERIFIEN

Protectorat de la République Française au Maroc

BULLETIN

DE

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

EXTRAIT

PARIS

ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

Honorable J. L. Outen

in Worcester, George Sherman

Feb. 6th 1894

W. H. Day

LES CHEFS DE LA RÉSISTANCE BERBÈRE

Moha, fils de Hammou le Zaïani

Les lignes qui suivent sont extraites d'un ouvrage en préparation que M. Le Glay consacre, sous le titre : *Le Caïd*, à l'histoire si dramatique de notre guerre chez les Zaïane.

AU MARÉCHAL LYAUTEY,
ce portrait d'un bel adversaire.

.
Avec le recul de sept années de guerre marquées pour nous d'efforts prolongés et coûteux, à la lecture des rapports officiels encombrés de vaines spéculations sur les possibilités de résistance de son peuple et de lui-même, Moha, fils de Hammou, apparaît finalement formidable. Avant de pousser plus avant ce récit, sans doute convient-il d'examiner cette singulière figure, ou tout au moins, car on ne l'a jamais vu, de noter ce que l'on sait de cet homme par ses œuvres, par les coups rudes échangés, par ce que peut procurer aussi l'étude prolongée longtemps d'un ennemi acharné, invisible, insaisissable.

Deux mois avant qu'éclate la guerre européenne, au moment où la France, engageant contre lui des hostilités directes, lance quinze mille hommes en trois colonnes sur les tribus qu'il commande, Moha est un Berbère d'une soixantaine d'années plus que grisonnant. Il est de taille moyenne, de corpulence pleine sans empâtement. Son regard assez doux commence à s'éteindre, un pli tord parfois sa bouche, des rides se creusent au front, aux joues. C'est encore un puissant cavalier. Mais il n'a point de recherche dans sa personne. Il est peut-être le plus fruste membre de l'aristocratie que forme dans la confédération sa nombreuse famille. Jamais il n'a changé sa façon de se vêtir. Il ne porte pas de caftan, pas de djellaba ni de pantalon. Il a l'une sur l'autre deux chemises ou, comme on dit ici, deux *tchamir* faites de *baïta* qui est une sorte de pilou. Là-dessus il drape le haïk campagnard et deux selham, burnous marocain, dont le supérieur est noir. Il n'a jamais mis sur sa tête autre chose qu'une mousseline blanche de trois coudées roulée en turban. Il porte aux pieds qui sont petits des sandales de cuir jaune.

Sa nourriture est peu délicate, il est gros mangeur, mais non raffiné. La situation qu'il s'est acquise, les biens, l'argent qu'il possède, ne lui ont pas donné le goût du luxe. Son séjour à Fez, sous Moulay Hassan, ne l'a pas affiné. Il semble y avoir puisé, au contraire, un renforcement de son amour farouche pour sa liberté, ses montagnes et la dure existence qu'il y mène.

Moha ou Hammou est encore d'une santé robuste. La guerre, la politique, les femmes absorbent son temps et ses facultés physiques ou intellectuelles. Il a pourtant souffert toute sa vie de l'intestin et prétendait s'en soulager en mangeant de l'ail dont il avait toujours des gousses pêle-mêle en sa *chkara*, avec des cartouches, des pièces de monnaie.

Il est intéressé, s'occupe d'argent, récrimine sur la dépense, s'attache à des détails mesquins de la vie tribale qu'il mêle aux questions importantes. Par méthode, ou plutôt par une tournure d'esprit qui, à l'égard du peuple sous sa poigne, a peut-être fait sa force, il sépare rarement le particulier du général et, en traitant de grandes affaires, s'occupe encore ou semble plutôt s'occuper des individus. Il suit là de très près la mentalité berbère qui feint constamment de tout subordonner à la collectivité, mais ne peut en réalité s'élever, même pour le salut public, au-dessus des querelles particulières, des coteries, des luttes de tente à tente. La science de Moha fut d'imposer sa volonté en ayant l'air de faire de la politique de clan.

Moha, à l'âge où le trouve ce récit, est taciturne. Il reste plus souvent et plus longtemps qu'autrefois silencieux, absorbé. Sa volonté tyrannique est devenue sournoise. Il fait tuer facilement, au loin et en secret. Il est devenu « méchant », dit-on autour de lui, ce qui pour ces gens est pire que d'être dur, sévère, terrible. A certaines heures, les femmes seules peuvent l'aborder ; elles ont sur lui ce pouvoir de lui être indispensables. On a vu (1) comment cet homme étrange avait, des produits de son sang, constitué sa garde, étayé sa puissance. Et il ne tombera que lorsque ses fils se retourneront contre lui. Avec l'âge, quand il ne peut plus s'agir de passion, — ce serait un contre-sens que d'employer le mot amour, — le besoin physique subsistant, Moha use des femmes de son pays selon ses goûts arbitraires que seules

(1) Dans *Rabaha, fille de l'Amrar, Récits marocains de la plaine et des monts*, chez Berger-Levrault.

dient les circonstances, l'occasion. Il a été parlé ici même du mépris de Moha pour les femmes. Cette expression doit être interprétée. En bon Berbère, le grand caïd a toujours fait peu de cas des femmes, n'a jamais pu s'en passer, n'a cessé d'être occupé d'intrigues féminines. Il dénouait d'ailleurs avec rudesse celle du moment quand, par un revirement passionnel, il cessait de s'y complaire. Sa méthode fut bien au fond ce que, nous autres Européens, appelons mépris des femmes : ardeur à la possession de l'être physique convoité, aucune préoccupation sentimentale n'intervenant, aucun effort à s'attacher une affection durable. La femme épouse restait en général auprès de lui jusqu'à ce qu'elle eut conçu. Elle recevait alors en cadeau, une tente, deux esclaves, on lui assurait une nourriture sommaire, parfois un lopin de terre ; elle prenait place dans le grand douar des Aït Acca qui est le patronymique commun de Moha ou Hammou et de ses cousins, puis il lui appartenait de se débrouiller à sa guise. Celles qui enfantaient un fils acquéraient définitivement droit de cité, les autres se voyaient peu à peu écartées, d'elles mêmes retournaient à leur clan d'origine ou se donnaient à quelque autre époux. Or, chez Moha, qui a toujours vécu sous la tente, point de gynécée. Seule, l'épouse du moment demeurait à peu près invisible dans la *khima* du maître ; les autres, femmes ou maîtresses d'hier et plus tard leurs filles, allaient et venaient sans contrainte, vivant comme et où elles voulaient. Et le mépris de Moha pour les femmes se prouve bien par l'immoralité vraiment déconcertante qu'il laissa s'établir dans son clan. Et, certes, les Zaïane n'avaient pas besoin de cet exemple. Les filles déflorées dès le plus jeune âge n'ont aucune retenue. La frénésie passionnelle des femmes y est cultivée par la violence des hommes, les rapt continuel, les avortements passés en habitude, la faiblesse enfin sinon l'inexistence d'un lien conjugal sérieux. La seule remarque qui se puisse faire, à l'éloge de ces gens, est que les vices contre nature, si communs dans le reste du Maroc (1), sont par là peu pratiqués en raison même de la facilité des rapports sexuels normaux sinon licites.

Tel est l'état moral de ces tribus au moment où notre administration s'y installe.

(1) Mais non point tant que voulut nous l'enseigner le vénérable M. Mouliéras,

Les débordements de Moha n'ont pas peu contribué à mettre au comble ce désordre et sa gloire en restera ternie. A juger ce que put être cette vie de guerre, de passion et de crimes, lorsqu'on voit enfin cet homme tomber sous les coups de ses fils, on pense aux Atrides, aux Erinnyes. Et l'on regrette Eschyle, car Moha fut grand malgré tout.

Voyons son rôle dans la guerre que les Zaïane soutinrent contre nous et qui est bien son œuvre. Moha, vieilli, reste autoritaire et tenace en son propos d'indépendance et de domination. Il a des manies, des méfiances puérides comme en ont les despotes. Il refuse longtemps de manger du sucre, produit importé d'Europe par lequel les Français, pense-t-il, peuvent l'empoisonner. Ses vêtements doivent provenir d'un marchand de Fez connu de lui seul et d'un de ses serviteurs qui va les acheter en secret. Il craint ses fils aînés tour à tour et redoute en permanence son neveu Ou el Aïdi. Qu'il ait échappé d'ailleurs aux attentats qui menacent les autocrates, car il le fut et c'est un rôle redoutable chez ces libertaires que sont les sauvages Cenhadja, l'immunité dont il a joui au cours de sa longue carrière, tout ce qui fait sa chance enfin, provient d'abord de ce qu'il sut briser le pouvoir des assemblées berbères, imposer sa volonté plus claire, puis à ce point dominer la mentalité de ses gens que sa personne en acquit un caractère tabou, assez particulier d'ailleurs où la crainte domine, où l'estime existe peu, qu'aucun sentiment religieux en tout cas ne soutient. Le respect des foules lui est venu des effets répétés et journallement constatés de son intelligence plus prompte, de son aptitude au sein des convulsions graves de la collectivité à trouver une solution, à donner des ordres. *Il pensait plus vite que les autres.* Au moment où débute cet épisode de sa vie, le prestige singulier et prolongé de Moha ou Hammou commençait à fléchir. L'âge venait ; autour de lui des volontés plus jeunes paraissaient. La paix aurait vu Moha s'éteindre dans l'oubli. La guerre contre les Français lui refit une auréole. Quand ils se furent comptés et mesurés, ses fils, ses parents, tous ceux qui pouvaient prétendre à diriger la défense en vinrent à se tourner vers lui et le tyran que l'on commençait à détester devint un sauveur.

Moha ou Hammou là encore triompha parce qu'il agit vite, prit position et donna des ordres. Dès 1911, il est certain qu'il décréta la peine de mort pour quiconque ferait un

geste de soumission aux envahisseurs, dirait un mot, aurait une pensée non conforme à sa volonté intransigeante de résistance, de lutte sans faiblesse, implacable. Le sang coula chez les Zaïane et Moha profita d'ailleurs de l'excitation qu'il avait provoquée pour faire disparaître ceux qui pouvaient encore le gêner. Une lettre, qui lui fut écrite en 1911 par le Général Moinier, ne put le toucher. Il refusa de la lire et le courrier ne dut la vie qu'au hasard qui lui permit de fuir. Le poste de troupes chérifiennes alors installé à El Hajeb le recueillit tout pantelant de détresse et d'ailleurs converti à la xénophobie la plus exaltée. Le Caïd Driss ou Raho des Béni Mtir tenta, quelques mois plus tard, d'arriver jusqu'à lui, dans l'intention de connaître sa force et surtout de juger son état de santé qu'on disait alors chancelant. La démarche de ce notable berbère fut approuvée par ceux qui préparaient alors — c'était avant le protectorat — notre pénétration en montagne. Ils ne se méprenaient pas d'ailleurs sur les sentiments qui dictaient à Driss cette initiative. Celui-ci, devenu plus tard un de nos plus fidèles champions(1), cherchait alors sa voie. C'était à l'époque d'Agadir. Qui devait l'emporter des Français ou du bloc berbère ? Moha était-il l'homme qui sauverait la montagne ? Bref, Driss, fils de Raho, revint sans avoir pu voir le Zaïani. Le neveu de celui-ci, Ou el Aïdi, l'aida à rebrousser chemin, le sauva de la poursuite des cavaliers de Moha..., et le chef des Beni Mtir, dégoûté, se voua définitivement à la cause française.

La volonté de Moha d'interdire à ses tribus toutes transactions avec l'ennemi, la violence dont il punissait tout écart de ce genre ont privé longtemps d'efficacité les travaux d'approche du Service des Renseignements. Le grignotage politique a été entrepris très tôt sur les Zaïane. Dès le début de notre installation chez les Chaouïa, on sentit le poids dont la montagne devait peser sur les affaires marocaines. Fez, Meknès, les Zemmours, Marrakech, grandes et nécessaires étapes de notre emprise au cours des années 1911 et 1912, commencèrent l'encercllement du Maroc central, mais jalonnaient aussi une ligne de communication étendue au travers du Maroc fertile immédiatement intéressant. Le Maroc pacifié ou, pour mieux dire, le Maroc producteur, le Maroc des affaires, se retrouva tel qu'était

(1) Voir le récit, la mort de Mohand, dans notre volume intitulé : *Badda, fille berbère*, chez Plon-Nourrit.

sous les Sultans, le bled maghzen. Pour aller de Fez à Marrakech, on passait par Rabat comme au temps d'Abd el Aziz. Et notre progression lente et continue vers l'Atlas, tout en resserrant l'encerclement, avait pour but aussi de protéger de plus en plus loin la ligne étendue de nos communications entre les trois capitales.

Parmi les colons et commerçants de la côte, il en est peu qui connaissent le poids inquiétant dont la montagne pesa et pèse encore sur les destinées marocaines. Tandis que dans la région du Grand Atlas l'existence de chefs indigènes fort avancés en civilisation permettait de féodaliser sous leur coupe et par suite d'immobiliser les masses, partout ailleurs, sur le front immense de Demnat à Taza, au nord de Taza à Ouezzan, la vigueur belliqueuse des populations s'aggravait de l'irréductibilité de certains chefs ou meneurs de foules, Moha, fils de Hammou, Sidi Raho l'indépendant (1), Sidi Ali Amhaouch, entre autres, pôles mystiques ou guerriers de l'indépendance berbère, ont galvanisé l'esprit de résistance des gens même sous leur loi, mais aussi, par influence, celui des tribus à notre contact, Chaouïa, Zemours-Chleuhs, Beni Mtir, Aït Ouaraïn, etc. De ces hommes, Moha fut le plus redoutable. Par un ostracisme féroce soutenu, il a écarté, rendu vains nos travaux d'approche. Ce fut, quelque temps chez les officiers des Renseignements, une surenchère d'efforts. Ce fut à qui arracherait à la montagne une miette de son mystère. On cita des correspondances échangées avec des chefs de l'entourage de Moha. Aucune ne fut suivie d'effet. Par contre, nous savons que Moha lui-même en inventa pour pouvoir déconsidérer certains de ses ennemis intérieurs, tels que son neveu Ou el Aïdi. Le meilleur renseignement que l'on eut longtemps sur les Zaïane fut recueilli dans les rencontres de nos patrouilles avec ses « réguliers ». Ils nous tiraient dessus avec la balle M ; puis ce fut avec la balle D. Au son, il n'est pas possible de s'y tromper.

C'est nous, d'ailleurs, qui avons imaginé que Moha put avoir des soldats normalement groupés et commandés. L'impression en vint à voir manœuvrer et combattre les Zaïane certains jours. En réalité, il y eut bien autour du chef un noyau plus particulièrement solide, mais de troupe

(1) On trouvera le portrait de Sidi Raho dans le volume *Badda, fille berbère*, du même auteur, chez Plon-Nourrit.

point, au sens que nous donnons à ce mot. Il disposa de ses fils, cousins et alliés et de la clientèle de tous dont chacun répondait. C'était déjà un groupement très important de trois cent cinquante à quatre cents individus parmi lesquels on distinguait la famille de Moha, englobée sous le nom de Imazhan, générique provenant d'un éponyme, peut-être légendaire, amahzoun ; la foule des clients et domestiques de Moha et des siens s'appelaient les Chenaguet. C'étaient les sbires de Moha, les exécuteurs de ses œuvres quelles qu'elles soient et en tout cas des guerriers redoutés de tous et en premier lieu des Zaïane. Ce qui put faire croire aux réguliers de Moha est qu'il incorpora dans sa horde personnelle un certain nombre des soldats mis jadis par Moulay Hassan à sa disposition et qui, abandonnés par le Makhzen, s'étaient fixés dans le pays. Les indigènes qui renseignaient nos postes signalaient donc la présence à Khénifra d'*asker*, de soldats et l'on put croire que Moha possédait des troupes. Il n'avait que le groupe dont nous venons de parler, sorte de garde extrêmement dévouée, mobile, supérieurement montée et armée. Il avait aussi ses tribus dont la valeur guerrière était de premier ordre. Nous en avons longuement parlé et leur capacité d'offensive reparaitra dans les combats dont le récit va suivre. Mais c'est du chef seul qu'en ce moment il s'agit.

Moha dut posséder une énergie singulière pour mener la défense qui nous coûta tant de pertes. Il y fut évidemment servi beaucoup par la guerre européenne qui longtemps nous contraignit à la défensive. Mais si l'on pense aux souffrances indicibles endurées par ses tribus, aux pertes matérielles, à la misère, à la faim qu'elles supportèrent, aux combats qui les décimèrent, il faut admirer certes leur patriotique valeur et attribuer à celui qui les soutint un prestige rare et une volonté qui force l'admiration. Il n'est pas dans nos annales coloniales de résistance qui se puisse comparer à celle des Zaïane. On a trop souvent, chez nous, écouté les racontars intéressés des espions à gages brochant sur les querelles, les mesquines luttes d'influence qui ne cessèrent d'agiter l'entourage de Moha. Celui-ci, en réalité, conserva son autorité morale jusqu'à la fin de l'année 1919. Ces disputes intérieures, toutes proportions gardées, n'existent-elles pas dans les nations aux prises avec l'ennemi extérieur ? Ce qui se passa ailleurs eut lieu, en plus petit, chez les Zaïane et

comme ailleurs la volonté dominante d'un chef ou d'un parti força la masse à tenir le coup.

— Laissez-moi tranquille, — disait Moha, — vos luttes de çof et vos histoires de femmes ne m'intéressent pas. Et, répétant à satiété des mots qui honoreront éternellement un autre lutteur, il disait :

— Je fais la guerre, taisez-vous. Puis ses sbires, au besoin, étouffaient dans le sang les plaintes.

Ce souffle, d'où lui vint-il, et à telle puissance qu'il en vibrerait encore, vieillard au chef branlant, ruiné, abandonné quand il est mort fusil au poing ?

Deux idées maîtresses ont occupé la pensée de Moha, rempli son cœur, bardé son âme. La première, vue de notre bord, est d'assez faible envergure. Elle lui fut dictée par sa politique locale, par sa lutte presque toujours pacifique, mais tenace, contre Sidi Ali Amhaouch, le grand santou de la Haute-Moulouya. Nous avons longuement ailleurs, par des épisodes typiques, exposé ce que fut cette double compétition à l'hégémonie en montagne : le marabout faiseur de miracles cherchant à capter l'âme des foules, le guerrier voulant au contraire étonner et dominer par la force. Rien n'a pu réunir ces deux hommes dont l'accord eut été pour nous redoutable : Moha chef, organisateur menant au combat des hordes fanatisées par Amhaouch ; en plus petit, mais pas tant qu'on pourrait le croire, c'eût été comme l'alliance de Godefroy de Bouillon et de Pierre l'Hermitte.

En fait, dans la lutte contre nous, Moha et Sidi Ali agirent séparément et de façon fort différente. Comme l'on sait, Ali Amhaouch était le vaincu de Bou Denib. Ce sont ses prédications qui avaient lancé en 1907, sur notre poste avancé au sud du Grand Atlas, les quelques vingt mille fous qui s'y brisèrent. Sidi Ali, nullement guerrier, ne s'était jamais remis de cet échec. Lorsque les Français entamèrent définitivement par la mer la conquête du Maroc, le Santou, convaincu de notre force, impuissant aussi à prêcher la soumission en des milieux qui attendaient de lui toute autre chose, dut adopter une méthode propre à maintenir son prestige religieux sans pousser à une lutte qu'il devait juger noble, mais inutile. Il y réussit pleinement. On ferait le plus étonnant et véridique tableau de la mystique berbère et de la crédulité des populations en racontant les milles ruses employées par Sidi Ali pour temporiser, éviter des paroles

graves, détourner les objurgations des peuplades le pressant de pousser le cri de guerre, le suppliant pour ainsi dire de les fanatiser... Et le résultat fut que l'action de Sidi Ali, qui aurait pu nous être fort préjudiciable, a servi notre cause.

— Nul autre que moi ne connaît l'heure, disait-il sans cesse aux peuples agenouillés.

Une seule fois le Santon, serré de trop près par les prières de ses sectateurs, descendit de son roc et marcha avec la tribu des Ichquern contre le flanc droit de la colonne Duplessis, ravitaillant Khénifra. Il eut son fils tué et reçut lui-même une blessure légère. On fit de ce qu'il n'en mourut pas un splendide miracle et les marques d'admiration, l'emballement fou des masses pour le saint atteignirent à ce point que Moha, qui l'avait convié à la lutte commune dans l'espoir de le confondre, se jura bien de ne plus recommencer.

— Dieu m'a puni, disait Sidi Ali, d'avoir devancé l'heure.

Moha se devait et aussi à sa haine pour le marabout de proclamer l'inanité de ses prédictions. Il eut cette volonté et cette force de soutenir la plus rude des guerres à l'aide de tribus dont bien des membres reconnaissaient Sidi Ali comme pôle mystique et lui servaient un véritable culte idolâtre. En dirigeant contre nous la résistance des montagnards berbères, Moha affirmait donc la supériorité de son influence, mais ce motif assez mesquin ne pouvait seul et si longtemps soutenir sa superbe énergie.

Il est, en effet, une autre idée où le Zaïani devait puiser toute sa force à laquelle il resta tenacement fidèle et dont, pour mourir, il se drapa avec orgueil. Moha n'a jamais cru à l'invincibilité de la France. Servi par les événements qui ont bien souvent paralysé notre action, il a spéculé adroitement de toutes nos faiblesses, discuté toujours froidement l'efficacité de nos menaces, profité de nos moindres erreurs et bien longtemps convaincu ses gens de l'inanité de nos efforts. L'impossibilité où nous fûmes durant cinq ans de dépasser Khénifra, les difficultés de l'encerclement par Bekrit et la Haute-Moulouya, celles encore plus grandes qu'eut présenté la prise à revers par l'oued el Abid, sur un trajet dont la poussée saharienne alimente les tribus selon un rythme qui est encore une des grandes inconnues du problème marocain, nos longues épreuves en Europe dont il fut constamment informé, donnèrent à ses idées, à sa stratégie défensive une évidente approbation. Moha eut aussi

cette force, rare chez les Berbères, de penser et de rester silencieux. Attendez, fut son mot de toutes les heures, et le mystère qu'il y mettait, celui aussi dont il armait sa rêverie taciturne, mâta durant cinq ans les impatiences, les sursauts de révolte causés par les misères, les deuils, les privations.

Attendez ! et ce fut, justifiant ses dires, la déclaration de guerre survenant moins de deux mois après la prise de Khénifra. Et cette erreur du chef local se retirant sur la rive droite de l'Oumer Rebia, évacuant la Casba de Moha, qui, sur la rive gauche, couvre le pont devant la sauvage bourgade. Attendez ! Et ce fut le départ harcelé furieusement par les Zaïane du détachement prélevé forcément pour la France sur la clef de voûte de l'armature marocaine. Et ce fut El Héri. Et ce fut la liaison avec l'Allemagne, l'argent affluant régulièrement chaque quinzaine, expédié d'Espagne, où Moulay Hafid travaillait pour Berlin. Car Moha eut cet honneur, qui nous coûta cher, de mériter comme lutteur l'aide de nos ennemis, de devenir un élément actif de la grande guerre et l'allié du Kaiser.

Attendez, dit-il jusqu'au bout. Puis son objurgation, de farouche devint suppliante. Son neveu, ses fils l'abandonnèrent. Mais les tribus, dans leur détresse, tinrent encore stupéfiées par l'audace de ce vieillard qui sut leur jeter ce rappel étonnant aux libertés qu'il avait toute sa vie étouffées :

— N'êtes-vous pas les Imaziren, les hommes libres ?

Elles eurent, en effet, un dernier sursaut d'orgueil démagogique et bien berbère.

— Les chefs se rendent, que nous importe ! ils ne sont pas les maîtres ; c'est nous qui sommes les maîtres.

Elles cédèrent pourtant peu à peu. Attendez encore, leur cria Moha. Mais sa voix ne trouva plus l'écho familier qu'avait brisé nos canons et nos torpilles. Et le vieux chef décida d'attendre dans la tombe.

.
Le vide, en effet, se fit un jour autour de lui. A chaque bribe de son peuple qui lui échappait, il se faisait plus faible physiquement, plus intransigeant de cœur et d'esprit. Attaqué par ses fils venus à nous, il se défendit reculant pas à pas.

— Il se rendra, on le fera prisonnier, disait-on.

— Rien à faire, rapportaient ceux que l'on chargeait de négocier, il n'a plus conscience et ne comprend pas.

En réalité personne, ni parmi les nôtres, ni dans sa famille n'aurait voulu qu'une faiblesse nous livrât le vieux roi de la montagne. Tous lui souhaitaient autre chose. Et, en effet, un jour vint ou Hassan, Mahrouq, ses fils, à la tête de contingents soumis, tentèrent une razzia sur les tentes restées fidèles à leur père, quelques Ihabern, des Aït Lahssen, un parti d'Aït Bouhou, des Aït bou Hammad, des acharnés.

Le Caïd Moha était au marché quand on vint le prévenir du coup qui se préparait. Il rameuta ses gens, monta à cheval et prit leur tête. Quand les deux partis furent en présence, selon la coutume, ils commencèrent à s'insulter. Quelques rares coups de fusil perdus ponctuèrent les cris.

L'endroit s'appelle Tizi'Nselane. Comme la razzia était manquée, en raison de l'éveil donné à temps à ceux qu'elle menaçait, plus personne n'avait envie de se battre. Mais le vieux Moha, à l'aile de ses gens, descendit de cheval sous un arbre isolé et, de ses mains, bâtit un épaulement de pierres. Puis, l'arme appuyée, il ouvrit le feu pour son compte droit devant lui, contre ses fils, contre l'envahisseur, contre la France formidable, contre le sort ennemi. Alors, le nommé Driss, de Aït Bajji, qui le servait, dit :

— Voici qu'ils viennent vers toi, quitte la place.

— Je suis gêné pour tirer par les vêtements trop lourds, aide-moi à enlever mon selham, fit Moha.

Les balles sifflèrent tandis que l'homme obéissait, et Moha, atteint, s'éroula. Comme on l'avait vu tomber, le feu cessa. Ses gens voulurent l'emporter, mais il mourut dans leurs mains.

Alors les deux partis se mêlèrent. Cela forma un grand cercle d'hommes armés au centre duquel gisait Moha, mort et libre. Puis, après un long silence, éclatèrent des mots pénibles.

— C'est vous qui avez tiré, dirent les Ihabern.

— Ce n'est pas nous qui avons tiré, dirent les fils Hassan et Mahrouq, ce sont les Aït Bouhou.

Et l'on discuta longtemps pour s'excuser de part et d'autre.

Moha, fils de Hammou le Zaïani, est mort. Il a tenu une vieille promesse. Y-a-t-il quelqu'un des nôtres qui puisse dire : J'ai connu Moha, j'ai entendu sa voix et vu son regard ?



ROCHEFORT-SUR-MER. — IMPRIMERIE NORBERTINE
